



Nombre de document(s) : 1
Date de création : **11 novembre 2009**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Les transports de la fiction	
l'Humanité - 3 mars 2005.....	2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

La chronique littéraire de Jean-Claude Lebrun

Éric Chevillard

Les transports de la fiction

Lebrun, Jean-Claude

Décidément Éric Chevillard n'arrête pas de nous surprendre. Il en va ainsi depuis Mourir m'enrhume, en 1987. Quatorze romans après, la veine inventive est restée intacte. Et la virtuosité narrative s'affirme de plus en plus éclatante, presque insolente. À partir d'une circonstance qu'on dirait à chaque fois plus ténue, il fait advenir d'incroyables récits, dont l'humour n'est assurément pas synonyme de futilité. L'on se rappelle ainsi, tout dernièrement, sa lecture revivifiante du Vaillant petit tailleur, qui en même temps portait sur le conte des frères Grimm un irrésistible regard critique et en proposait une lumineuse relecture, de l'intérieur même du texte. Avec Oreille rouge, il se transporte sur un nouveau terrain inattendu. Et creuse encore un peu plus profond, avec une stimulante ironie, sa réflexion sur le pouvoir de la fiction.

Cette fois, le personnage central est un écrivain longtemps sans identité. Celui qui écrit optera finalement pour Jean-Léon, un prénom improbable, qui prévient tout risque d'illusion réaliste. Le roman se présente d'ailleurs lui-même comme un empilage de paragraphes courts, sans continuité apparente. Cet ensemble discontinu, qui suit une véritable ligne brisée narrative, ne raconte en effet aucune histoire, ne s'attache à

aucune destinée. Il se construit de bout en bout autour de la notion de fiction, qu'il s'emploie à circonscrire et explorer sous toutes ses faces. Pour cela, Éric Chevillard a donc choisi de mettre en scène un auteur dont les caractéristiques personnelles, hormis son "imagination limitée" et son profil "moyennement complexe", apparaîtront strictement sans importance. Puis, il fait inviter celui-ci en résidence d'écrivain dans un village lointain, en l'espèce au Mali. Il lui faut en effet une distance, pour permettre au récit son envol. Avant même le départ, l'homme de lettres se sent conférer par cette invitation une autorité en matière africaine et s'estime habilité à en traiter. Une situation qui ressemble étrangement à celle de l'auteur de fiction, se portant tranquillement sur quelque territoire et s'instituant son connaisseur. La mécanique peut alors s'emballer, délirante au possible et cependant toujours impeccablement maîtrisée. Une succession d'envolées brillantes, pétillantes d'esprit, sans jamais perdre le fil premier du propos.

Voici donc l'Afrique évoquée par celui qui non seulement n'y a encore jamais mis les pieds, mais n'aime rien tant que sa chambre et la "beauté des habitudes". Peu lui importe, puisqu'il a lu déjà des récits de voyages, a retenu les mots, s'est approprié les

images qui leur servent de décor immuable. Baobabs, crocodiles, hippopotames, moustiques, lions, marabouts, jeunes servantes... : toute la bimbeloterie narrative se trouve ici convoquée, pour se trouver aussitôt détournée et déformée par la singulière vision d'un narrateur jamais capable de trouver la bonne focale. La distance comique fonctionne ici à plein. Tant notre homme, en mal d'imagination, s'applique à presser jusqu'à leur dernière goutte les clichés, les faisant sombrer à leur tour dans la caricature d'eux-mêmes. Et lorsque vient pour lui le moment de vraiment s'installer dans le village malien et de vérifier tout cela sur pièces, la dérive contre toute attente s'amplifie, tourne au franc burlesque. Sur un carnet, il prend des notes, esquisse quelques dessins, se livre à d'audacieuses comparaisons. Le baobab, avec son énorme tronc et ses frêles ramilles ? "La main du pianiste au bout du bras de l'haltérophile." Les moustiques ? Le risque est minime, seules les femelles vous piquent, a-t-il lu dans les récits de voyages. Mais à voir l'état de sa peau, il n'y a dans le village que des femelles. Les hippopotames ? Il n'en verra pas un seul. On lui a dit qu'ils n'étaient pas visibles, ou pas approchables. Ainsi se construit peu à peu une fiction d'Afrique, un nouveau récit de voyage



qui fait exploser le moule narratif initial. Sur le tard, le narrateur découvrira que le griot du village, auquel jusque-là il s'était fié, lui récitait les pages d'une vieille encyclopédie : "Aussi menteur en somme que Fabrice del Dongo ou Julien Sorel." La réflexion sur la fiction et sa légitimité n'a pas cessé un seul instant d'être ici présente.

Car Éric Chevillard n'entend pas donner dans l'oeuvre littéraire les preuves du réel. Pour cela, il exhibe jusqu'à l'absurde l'arbitraire de la fiction. Sans pourtant cesser de faire ressortir sa logique interne, qui peut considérablement éloigner du projet initial. À la fin, le dénommé Jean-Léon monte sur son pèse-personne. Celui-ci, "imperturbable, atteste qu'il

ne s'est rien passé : 72 kilos, les mêmes". Ultime clin d'oeil, dans la tonalité burlesque du livre, à l'aventure immobile de l'écriture. Et plus encore à sa totale liberté par rapport aux contingences du réel.

Éric Chevillard, Oreille rouge, les Éditions de Minuit, 160 pages, 14 euros.

© 2005 l'Humanité ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-20050303-HU-0063 - Date d'émission : 2009-11-11

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)